

cel honneur, en faisant observer que les pauvres petits ne pourraient, en si peu de temps, arriver à un résultat convenable, on me répondit : « Cela ne fait rien ; ils seront si gentils ! On leur mettra des petits bonnets de papier bleu... »

Des petits bonnets de papier bleu ; voilà l'essentiel ! Le petit bonnet de papier bleu c'est un sourire stéréotypé, c'est une main légèrement contournée avec l'auriculaire qui se recroqueville, c'est une épaule qui frôle coquettement la joue, c'est un mollet qui batifole, c'est un bras qui ondule plus ou moins galamment en col de cygne. Et voilà tout le monde en extase !

Tout le monde ?... Non ; pas les esthètes. Ceux-ci ont définitivement rompu avec ces jolies, avec cette « pommade » bourgeoise. Mais tremblons ! car au « rondouillard », qu'ils abhorrent, ils opposent le style « ciment armé ». Avec leurs danses, nous ne choisissons pas dans la tarte à la crème des gracieusetés au rabais ; nous nous heurterons à des rudesses, à des barbarismes cruels, qu'ils tiennent pour le *summum* du style et la sauvegarde du grand art.

Je vous ai déjà parlé, je ne sais à quel propos, de cette intrépide novatrice qui, de ses bras et de ses jambes répandus à terre, traçait vers 1912 ou 1913, des triangles, des trapèzes, des carrés et des rhombes, sur l'arène d'un cirque. Elle a fait école. Les professionnels du Ballet Russe n'ont plus dormi qu'ils ne se figeassent, à leur tour, en de semblables contorsions, qu'ils ne sautellassent d'un pied bot sur une jambe pantelante, avec des déhanchements de « catoblepas ». « Cet animal m'attire par sa stupidité ! » balbutie le saint Antoine de Flaubert. Avec ses feuillettes de micachiste, l'art à la mode, sec, pauvre, cassant, aux coudes anguleux, aux genoux ankylosés, attire également les jobards ou les malins du cubisme... C'est le fin du fin de la « Danse d'Art », le dernier mot du ton chorégraphique ; et c'est un style aussi nigaud finalement, aussi misérable, aussi « facile » aussi banal même désormais que les gentilles des demoiselles en robe de turlatane ; délicatesse décadente, affectée du signe « moins », mais entachée du même amateurisme prétentieux et vide.

Il nous reste à contempler un instant les deux dernières ennemies de la Danse : la fausse pudeur et l'impudicité ; et nous n'aurons plus qu'à suivre, d'un index rapide, sur sa table des matières, l'histoire de cet art, dont nous avons tenté de montrer, en le dépouillant de toutes ses contingences avilissantes, l'humanité profonde et la réelle grandeur.

« Fausse pudeur » n'est pas le terme juste pour désigner les inquiétudes de conscience qui, chez un grand nombre d'individus, paralysent l'activité chorégraphique. Il n'y a pas de pudeur fausse ; la pudeur est un sentiment respectable, noble, élevé, un facteur de progrès intellectuel et, chez les êtres civilisés, une ruse fort heureuse de l'amour, qui sans lui, perdrait une bonne partie de ses attraits.

Disons plutôt « fausse honte » ou « respect humain ». Je ne crois pas du tout à cette théorie que la Danse se soit étiolée au Moyen Age, au souffle desséchant de la chasteté chrétienne. Ce n'est là qu'une de ces légendes anticléricales, dont la critique fait désormais justice. Rien ne prouve qu'au XIII^e et qu'au XIV^e siècles on n'ait pas délicieusement dansé. Il suffit de regarder les figures féminines, sculptées aux ébrasements des porches gothiques, celles de la Reine de Saba, dans l'art romain, ou les ivoires profanes des mêmes époques, pour constater que la souplesse des mouvements, que la troublante délicatesse des attitudes, que le goût des formes charmeuses, que le sens de la séduction ne s'étaient aucunement perdus dans ces âges de foi vive. Notre éducation mondaine, pétrie de préjugés et le « cant » britannique, triomphant dans les classes dirigeantes du XIX^e siècle, me paraissent de plus terribles ennemis de la Danse que la pudeur chrétienne. Je suis persuadé que les femmes et que les jeunes filles évangélisées par saint François d'Assise devaient être bien moins gênées dans leur mimique et leurs joyeuses « caroles », que les jeunes personnes formées aux bonnes manières sous la Restauration ou même sous le Second Empire.

Celles-ci, du coup, furent peu préparées à la Danse, en un temps où laisser voir un mollet vêtu d'un bas blanc semblait le dernier mot du libertinage, où croiser une jambe sur l'autre, dans un salon, constituait une impardonnable indécence. Il est certain que les femmes de cette société et que les hommes, également soumis à toutes les exigences d'un code plastique rigoureux, étaient peu faits pour s'abandonner à l'émancipation lyrique du geste.

On s'est joliment rattrapé depuis.

N'empêche qu'un fond de gêne, de malaise, de pruderie se trans-

met, par atavisme, chez les jeunes gens et les jeunes filles du monde, surtout en France. Ils n'hésiteront pas, à la plage, au golf, au tennis, au théâtre, à montrer un laisser aller parfois assez choquant dans le costume et les attitudes. Mais, quand il s'agit de faire un geste un peu ample, un peu expressif, en dansant, d'exécuter un « sautille » un peu lancé, de mimer simplement l'outrance d'une rose, ils rougissent, hésitent et semblent soudain frappés d'ataxie locomotrice.

Oserai-je le dire ? Cette gaucherie, cette fausse honte ne me déplaisent pas ; on peut les vaincre par le travail et par un sentiment élevé de l'art, tandis qu'il n'est pas facile de brider le défaut contraire : l'impudicité.

N'appuyons pas sur celui-ci. Un secret instinct esthétique autant que moral devrait guider là-dessus le danseur et la danseuse et leur faire éviter ces manières choquantes, ces expressions équivoques et aussi certaines attitudes vestimentaires qui, loin d'accroître la beauté de leurs créations, la détériorent plutôt. Mais quoi ! le public pervers aime les façons équivoques, les allusions grivoises et les étoffes transparentes. Il fera mine d'être choqué par une nudité franche et pure. Les danseuses des théâtres subventionnés conservent encore, fâcheuse hypocrisie, leur affreux maillot rose, et ce corset rigide, qui cuirasse leur torse. Mais il acceptera qu'une femme osseuse ou épaisse, exhibe, sous un voile indiscret, tant de choses qu'il serait si sage de cacher !

Il y a depuis quelques années, une intolérable affection d'affranchissement, qui nous condamne à voir des grimaces érotiques assez déplaisantes et des académies bien imparfaites. Au Music-Hall, du moins, les modèles sont jolis et l'on n'y va pas par quatre chemins. Mais quand une danseuse est vieille ou laide et qu'elle prétend au grand art, ah ! par Diane ! comme je vous invoque d'un cœur chaste, pudeur de nos aïeules !

Pour en finir avec les maladies de la Danse, laissez-moi vous les montrer toutes abattues sur une même figure symbolique, celle de Salomé.

Les Livres saints avaient voulu caractériser, dans l'anecdote de cette jeune fille, les dangers de la sallation libidineuse ; mais, dans la brièveté de leur récit, ils n'avaient ni calomnié la luxure, ni diffamé la Danse. Il appartenait à notre époque d'atteindre ce double but.

Le Moyen Age commença la besogne. Au portail de la cathédrale de Rouen, Salomé fut représentée dansant sur les mains, et la Danse-sabelle de Chavanac (dans la Corrèze) en fait une charmante mais ridicule damoiselle, qui a revêtu les atours les plus « up to date » de son temps, pour porter le chef du décollé. Voici déjà la fille d'Hérodiade transformée en « chiropodiste », puis en « snobinette » du XV^e siècle... La Renaissance continue cette métamorphose carnavalesque, avec Melzys, avec Ghirlandajo, avec Luini, avec del Sarto. De nos jours Paul Baudry case le méchant petit « rat » au foyer de l'Académie de musique. Henri Regnault la transforme en bon gros modèle d'atelier et Gustave Moreau s'acharne sur elle, en tant et plus d'aquarelles et de peintures à l'huile, dont les perversités purement littéraires faisaient divaguer Huysmans.

La Danse, dès lors, s'empara d'elle plus que jamais. Professionnelles ou non, toutes les femmes voulurent être Salomé, au moins un soir. Le jour où, dans une fantaisie violemment ironique, Oscar Wilde vengea enfin la pauvre sallation de toutes ces niaiseries, en stigmatisant pour tout de bon les extravagances du Désir, on put croire qu'on la laisserait tranquille, dans le lieu, où, pour sa peine, elle danse sans doute éternellement... Mais les musiciens, qui sont, au fond, des gens candides, même quand leur « écriture » est très compliquée, prirent au sérieux la boutade de Wilde et la transformèrent en ballets et en opéras terriblement graves. Depuis c'est un défilé recrudescent et ininterrompu de Salomé, redondantes ou décharnées, qui, avec toutes les tares possibles : amateurisme prétentieux ou virtuosité débordante, mièvrerie adipeuse ou « raideur hiératique », surtout impudicité royale, chantent, ballent ou miment le personnage obsédant, pauvre bique émissaire, chargée de tous les péchés de Terpsichore ! Leurs gosiers, leurs bras, leurs jambes ont l'accent de Marseille, de Pantin ou de Nijni-Novgorod. Et la Danse-des-sept-voiles succède à la Danse-des-sept-voiles ; on les lire, on les remel, on les retire, on s'y emberlificote sans répit. Et voilà, du même coup, la Danse et la Volupté ridiculisées à jamais, si le bon sens populaire ne s'en mêle, si l'on ne finit pas siffler de telles extravagances, par balayer une bonne fois cet art sophistiqué !

Jean d'UDINE.

